

Le dit de l'imparfaite

Enzo Cormann

I

Chaque soir, Marco, chaque soir de la semaine, et de semaines, combien, Marco ? dimanches et jours de fête, des années que ça dure, chaque soir que Dieu fait, à nos deux mêmes places, une demie heure avant l'ouverture, moi remplissant les verres, toi dans tes partitions, depuis des lustres, inlassablement la même sempiternelle question dans ta bouche, pour mon malheur, comme une torture, soir après soir, je m'interroge, Marco, il me semble être en droit, des années, comprends-tu ? l'autre soir, tu me parles tout à trac de ma brunette imaginaire, le piège était grossier, pas brune non, pas le moins du monde, Marco, mais auburn, combien de fois te l'ai-je dit ? et les yeux noirs, mais le corps n'est pas tout, Marco, combien de fois te le redire encore ? pas le tout, pas nécessairement le tout, car il y a autre chose, d'une part le regard et la bouche, mettons, matière fissible, et tout autour le souffle, comprends-tu ? le boucan, la fumée, les éclats, tout le bastringue du corps imparfait, Marco, le tonnerre de l'imperfection, dans l'impeccable étal de la lisseur universelle, la blessure au regard, la plainte à la bouche, et le corps non parfait, mais parfaitement là, c'est toute la différence, joue. (*M. joue.*) Combien de nuits, là-bas, Marco ? agrégé au comptoir de pitchpin dégueulasse, combien ? au point que l'oeil faiblissant se raccroche à ces détails idiots de la veinure du bois, comprends-tu ? de la tache de vin, de la trace de doigt sur le verre, l'homme toujours galope hennissant de plaisir vers sa ruine, se rue vers le néant dans son costard d'orgueil, le ventre lui gonfle, le muscle fond, la vie, Marco, comme un tic, ce qu'on nomme la vie, cette manie de vivre, qui va pour s'oublier, embrasse même l'oubli comme une véritable carrière, l'homme, Marco, ce mistigri domestiqué, castré, soufflé, affectivement énurétique, et là-bas comme partout ailleurs, soir après soir, combien de soirs ? usant mes manches à ce foutu pitchpin, jusqu'à ce fameux soir où elle, et non pas elle d'abord, non, pas elle, il me faut d'abord te redire tout le côté spécial de la soirée, la panne de l'éclairage public, toute la ville dans le noir, et l'établissement lui-même mis hors-lumière, et dehors le lent ricanement du foehn, et dedans, les bougies, les fumées, tout le cirque habituel, mais non pas de musique, Marco, non, jamais, pas de musique, comprends-tu ? (*M. cesse de jouer.*) et pas plus ce soir-là, si spécial que d'autres moins spéciaux, jamais de musique, tout dans la tête, un silence effrayant, sempiternellement effrayant à force, et si l'on y regarde bien, qu'on eût dit religieux, (*M. joue.*), un silence haché, bruyant, cacophonique, chaque paire de lèvres têtant de la brutalité dans les verres un peu sales,

claquement des godets sur le bois centenaire, un soupir ci et là, du rot, du gargouillis, de l'attente en diable, et toujours rien jusqu'à ce qu'elle, et non pas elle, en fait, mais tout d'abord la porte, trop vite, comprends-tu ? trop inhabituellement, charge soudaine d'extravagance dans l'air vicié, beaucoup trop vite, même, trop urgemment, de sorte qu'à l'instant même, toutes les têtes, Marco, tous les regards sur cette porte, et dans la lueur pisseuse de la lampe à pétrole, ses yeux, les vois-tu ? et sa bouche, tout à coup si présents, si brusquement si vifs dans l'aquarium de carpes, sa soie auburn, et toute son arrogante imperfection, des pieds à la tête, comprends-tu ? imparfaite, mais présente, ne t'attarde pas sur ses formes, Marco, je sais parfaitement ce que tu guignes, remonte un peu, passe sa bouche, son regard, le vois-tu, Marco ? (*M. cesse de jouer.*) circulaire, nerveux, et qui soudain regardait quoi ? je te le demande.

II

(*M. joue.*) A quoi bon te redire, Marco ? chaque soir te redire ce que j'ai ressenti quand je la vis, à cette porte, si soudainement autre, et te redire une fois encore que soudainement ses yeux furent dans les miens, et que les miens, cessant à l'instant même d'être les miens, étaient soudainement les yeux de la terre et du ciel, l'oeil du peintre soudain fixé sur l'éclair de chaos, à l'instant même où je la vis, Marco, le fait est, comprends-tu ? que ce regard était venu spécialement me voir, et que je le voyais moi-même spécialement, et que nous fûmes soudainement l'un à l'autre, mêlant avec une impudeur soudaine, une impudeur spéciale nos imperfections, comprends-tu ? et les lattes du parquet nous séparant alors, nous firent soudain autant de barreaux d'une échelle spéciale, grimant dégringolant de l'un à l'autre, échelle montante et descendante, chacun de nous grimant dégringolant dans le regard de l'autre, et cela prit un certain temps, comme tu peux l'imaginer, pour peu que ton imagination, Marco, condescende à me faire crédit, un tant soit peu crédit, elle était là, bel et bien là, réelle, comprends-tu ? spécialement réelle, soudain nous n'étions plus, là, l'un et l'autre, mais spécialement l'un devers l'autre, et l'autre en l'un, et l'un se confondant à l'autre, à se guetter, comme si nous l'avions fait, et que, l'ayant fait, nous fussions l'un et l'autre de côté, l'un se mirant dans le corps assouvi de l'autre, chacun mirant sa sueur dans la luisante peau de son vis-à-vis, et l'un et l'autre spécialement défaits, éjectés du plaisir à l'instant même du contentement, (*M. cesse de jouer.*) vois-tu Marco, je crois, j'ai toujours cru,

combien de fois te l'ai-je dit ? que l'homme et la femme, la femme et l'homme, Marco, pas d'évidence plus grande, pas de plus grand mystère, comprends-tu ? tout étant là, dans l'entre-deux, cet espace-là, quel que soit le nom qu'on lui donne, et j'étais jeune alors, peu de vocabulaire, je nommais cela l'amour. (*M. joue.*)

III

En ce temps-là, Marco, te l'ai-je assez dit et redit ? rien ne semblait vouloir finir, et rien ne semblait commencer, une guerre s'enlisait, une autre menaçait, nous emplissions la parenthèse de phrases définitives et de mauvais vin rouge, on ne peut même pas dire que nous trainions, non, nous ne trainions pas, nous regardions traîner l'Histoire, comprends-tu ? nous meublions l'observatoire de nos corps engourdis, de nos corps inutiles, nos corps anesthésiés, nos pieds s'aplatissaient sur le méchant plancher, soudain nos coudes se dotaient de ventouses spéciales, nos oesophages mutaient au fil des verres, nos langues s'empâtaient, nos neurones migraient, (*M. joue.*) tu as connu cela, Marco, comme je l'ai connu moi-même, tu n'as jamais nié l'avoir connu, tel était donc l'état des choses en ce temps-là, comme il m'échoit de le redire, soir après soir, le ressasser, mais tu n'écoutes pas, pas plus ce soir que les autres soirs, pas plus spécialement ce soir, non, tu n'écoutes rien, Marco, tout comme moi qui, à l'époque n'écoutait rien non plus, et spécialement ce genre d'histoire, encore que ce genre d'histoires spéciales n'étaient alors que rarissimement proposées aux oreilles de l'époque, nous n'écoutions plus rien, nous étions morts, de simples blocs de nostalgie fossilisée, sinistres et blêmes dans la lumière blême de cette soirée sinistre, lorsqu'elle entra, comprends-tu ? et que, soudainement, plus rien ne fut comme avant, du moins pour quiconque la vit alors, comme je la vis, et je crois bien avoir été le seul à la voir, ce soir-là, du moins comme je la vis, ce soir-là les autres virent une femme, imparfaite, égarée dans une ville plongée dans l'obscurité, tandis que je voyais, Marco, l'ange de l'annonciation, le messager épiphanique, comprends-tu ? le feu, le souffle et le fracas fait femme, tout le bastringue du corps imparfait, le tonnerre de l'imperfection, dans l'impeccable étal de la lisseur universelle, la blessure au regard, la plainte à la bouche, et le corps non parfait, offrir sa grâce insoutenable à mon regard d'ivrogne, comprends-tu ? le fait est là, Marco, et quoique tu en aies.

(M. Joue.)

IV

Puis elle marcha vers moi, que tu le croies ou non, Marco, ou plutôt elle marcha "sur" moi, comme on le dit parfois dans les livres, piétinant lentement le tapis, ou l'échelle, composé des lattes du parquet nous séparant, chose morte montante et descendante, grimpant dégringolant au long de mon regard sur elle, le sien me fouillant d'une clarté effrayante, et son corps imparfait se mouvant lentement, inexorablement, entre nous, comprends-tu ? comme impérieusement, Marco, son regard impérieux, l'avancée impérieuse, jusqu'à non loin de moi, immobile, coude soudé au comptoir bicentenaire, main droite cramponnée au verre, et le verre au pitchpin, l'enflure au ventre et les pieds plats, extérieurement impassible sans doute, mais comme ébouillanté de l'intérieur, elle sans un sourire, mais non point grave, comme j'insiste chaque soir à te le faire admettre, ne vas pas me l'imaginer en soucieuse, comprends-tu ? pas plus soucieuse que plaintive ou me jugeant, encore une fois, Marco, je te l'ai dit, je te le répète, aussi soudaine qu'imparfaite, spécialement imparfaite et soudaine, aussi brûlante que pure, et la pureté même eût-on dit, me regardant paisiblement me regarder en elle, et nullement effrayée, triomphante, ou curieuse, non, elle était, comprends-tu ? *l'avancée*. (M. joue.) Te représentes-tu, Marco ? la nature du frisson qu'a pu m'occasionner, quand elle fut devant moi, soudainement là, si proche, son premier geste de la main, te représentes-tu sa main qui soudain s'élève ? lente et fragile, étendard ivoirine frangé d'ongles rubis dans l'ocre faseyant de la flamme dansante, et pour un soir, je t'en supplie, pour une fois, Marco, une seule fois, la première fois, ne vas pas me demander où j'ai volé cette phrase, cette phrase, combien de fois devrai-je le dire ? combien de fois ce soir encore, Marco ? cette phrase m'est venue tout d'un bloc, métaphore comprise, avec sa rafale d'adjectifs, mot pour mot, sous-titre instantané de la vision, alors même que sa main, lente et fragile, *étendard ivoirine frangé d'ongles rubis dans l'ocre faseyant de la flamme dansante*, se posait doucement sur mon épaule, tout d'un bloc, Marco, mot pour mot, chant muet, non pas volé, comprends-tu ? venu là tout d'un bloc, métaphore comprise, avec sa rafale d'adjectifs, douloureusement dégluti, puis nourrissant le trac qui me nouait les tripes, tandis que ses lèvres esquissaient furtivement un sourire, le mot étendard, et les mots qui suivirent, mot à mot

l'apparition me dictait doucement son portrait, jusqu'à poser le point final d'une main reposante sur l'épaule d'un veston défraîchi, alors, Marco, seulement alors, je lâchai mon verre. (*M. cesse de jouer.*)

Je m'étonne que tu ne m'aies pas encore interrompu, Marco, dois-je te rappeler que tu ne manques jamais de m'interrompre à ce moment de mon récit ? pour t'assurer, dis-tu, de la couleur de sa robe, elle était bien noire n'est-ce pas ? ou d'autres soirs pervenche ? ou caramel ? quand ce n'est pas minium ou brun Van Dyck, pas plus ceci que cela, Marco, combien de fois devrais-je le dire ? la robe était de mousseline parme, et des colliers ? demandes-tu, des bracelets ? que sais-je encore ? des bagues ? tu n'es jamais à cours de quolifichets, rien de tout cela, Marco, nue d'accessoires, dans sa robe de mousseline parme, les pieds chaussés d'escarpins gris, et libérant à chaque geste une fugace note jasminée, (*M. joue.*) telle elle était, Marco, devant moi, une main posée délicatement sur mon épaule, à me guetter, confiante, non pas féline, comme tu te plais à le croire, ni même offerte comme je le lis chaque soir dans tes yeux, mais attentive, vois-tu, attentive et confiante, et peut-être espérant que je commette à mon tour quelque geste d'être humain, mais non pas une parole, il me semble, rien n'aurait été plus déplacé qu'une parole, sa bouleversante imperfection exigeait qu'on se taise, tout compliment eût été grossier, le moindre chuchotis eût fait l'effet un beuglement sinistre, la qualité du silence était telle, Marco, l'intensité, spécialement l'intensité de cet imperceptible attouchement, la fulgurance, comprends-tu ? tout ceci en tous points comparables à l'instant, l'infime fraction de seconde qui précède l'entrée en musique, et l'évoquait à un tel point qu'éclata en effet la musique, synchrone, dans nos deux têtes, nos yeux clignant simultanément sous l'effet de la surprise, le silence explosa, (*M. cesse de jouer.*) ne me demande pas quelle musique, Marco, je te l'ai dit cent fois, cette musique était musique, seulement musique, en tous points musicale, c'était il y a longtemps, comprends-tu ? ne me demande pas laquelle, une musique de là-bas, ne me demande pas l'adresse, ne me demande pas l'année, contente-toi de me croire, la musique éclata dans nos têtes, Marco, et ma main se porta sur sa hanche.

V

Combien de fois, Marco ? combien de fois ce soir encore, devrai-je échouer à te décrire ? une nouvelle fois échouer à dire ce que fut cet instant, vous dansiez, diras-tu, comme chaque soir, ce soir encore,

inexorablement, et si tu ne le dis, du moins le penseras-tu, inutile de le nier, combien de soirs l'ai-je entendu, Marco ? vous dansiez, voilà tout, la belle affaire, combien de fois ai-je dansé, Marco ? combien de milliers de danses ? combien de tailles ai-je enlacées, combien ? je te le demande, une fois pour toutes, encore une fois ce soir, combien ? (*M. joue.*) si ce que nous accomplimes ce soir-là, Marco, moi et elle, elle et moi, l'un et l'autre, à l'autre confondus, si cet instant spécial et électrique s'appelle danser en ce bas monde, si ce transport s'appelle danse, alors je doute que quiconque ait jamais dansé en ce bas monde à part nous deux, comprends-tu ? elle et moi, ce soir-là, nous inventions la danse, Marco, la danse nous inventait, inventait le décor et l'époque, le pays, nos deux imperfections soudainement mêlées, emmêlées, notre mélange spécial se fit volute, siphon, roulis, cependant délicat, minimal, comprends-tu ? nullement ostentatoire, pudiquement complice, fusion secrète, secrètement mêlés, emmêlés, fusionnés, emmenés, Marco, Dieu sait où, ne me demande pas où, ne me demande pas quand, ne me demande pas combien de minutes, ne me demande pas si elle resta, si nous avons parlé, ou si nous avons bu, combien de fois devrai-je te dire ? combien de fois ce soir encore, te redire, Marco ? il me semble sentir sa main sur mon épaule, et ma main sur sa hanche, à peine l'ai-je quittée, comprends-tu ? l'ai-je seulement quittée ? elle était là, il y a une seconde à peine, ou peut-être vingt ans, vingt ans comme une seconde, à peine l'avais-je connue qu'elle se mua en vision, ce n'était pas un rêve, Marco, inutile de me dire qu'il s'agissait d'un rêve, pas un rêve, comprends-tu ? mais le fait est qu'après la danse, ce qu'on appelle danse, faute d'un mot qui dirait en un mot ce que nous accomplimes alors, je me retrouvai seul, comprends-tu ? agrégé au comptoir de pitchpin dégueulasse, mort, un simple bloc de nostalgie fossilisée, sinistre et blême dans la lumière blême de cette soirée sinistre, immobile, coude soudé au comptoir bicentenaire, main droite cramponnée au verre, et le verre au pitchpin, l'enflure au ventre et les pieds plats, repensant à sa main qui soudain s'éleva, lente et fragile, *étendard ivoirin frangé d'ongles rubis dans l'ocre faseyant de la flamme dansante*, (*M. cesse de jouer.*) et depuis lors, Marco, chaque soir que Dieu fait, une demie heure avant l'ouverture, moi remplissant les verres, toi dans tes partitions, depuis des lustres, à te dire et redire, comme ce soir, une nouvelle fois ce soir encore, l'imparfaite, comprends-tu ?